L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 30 OCTOBRE 1887.

Coup de soleil.

Darius Prouvignas, un Parisien de Marseille, pétillait d'une de ces imaginations fougueuses que seuls font éclore les soleils brûlants du Midi. Ses enthousiasmes éclataient par bouffées, soudains, irrésistibles, avec une pétulance toute provençale.

Le jour où, aux Champs-Elysées, il vit passer, en compagnie de sa mère, la belle Nicole Gourlaque, il s'écria assez haut pour que les deux femmes l'entendissent :

—Tè ! la jolie fille, mon bon !

Et sans plus de façons, comme s'il n'eût pas eu affaire à des personnes respectables, il entraîna son camarade Alfred Vérulard sur les traces de Mme et Mlle Gourlaque.

Vainement Vérulard lui représenta que ces dames appartenaient sans conteste à un monde qui ne recrute pas d'ordinaire ses relations au passage.

Darius Prouvignas ne prit en considération ni l'inconvenance, ni l'inutilité de sa démarche. Les connaissances, après tout, se faisaient, non comme on le désirait, mais bien comme on pouvait. Si l'usage blâmait les liaisons de hasard, l'usage était un sot, et il le ferait voir.

Suivant à quelques pas le couple féminin,—un peu gêné par son insistance insolite,—il ne tarissait point en éloges sur la ravissante Nicole. Il lui découvrait peu à peu toutes les perfections rêvées par les poètes.

Les yeux de la jeune fille étaient un lambeau du ciel azuré de la Provence ; ses cheveux, un faisceau des rayons dorés du soleil ; sa bouche, une rose d'Orient, entr'ouverte sous les baisers de l'aurore.

Bref du Rond-Point à la place de la Concorde, tout l'arsenal des comparaisons les plus éthérées y passa.

Alfred Vérulard, positif comme un clerc d'avoué,—qu'il était,—raillait finement la banalité de ces dithyrambes, prodigués, selon lui, en pure perte.

Mlle Nicole et sa digne mère ne savaient si elles devaient rire ou se fâcher. Certes, un pareil manque de tact les froissait, surtout de la part d'un jeune homme à l'élégance presque aristocratique ; et, pourtant, les paroles de Darius volaient hors de sa bouche avec un élan de sincérité si flatteur, qu'on ne pouvait vraiment lui en vouloir.

Les promeneuses ne pensaient déjà plus, le lendemain, à la folle poursuite du bouillant Marseillais, elles avaient classé cette aventure parmi les menus incidents qui égayent le pavé parisien, quand soudain le valet de chambre apporta en leur présence à M. Gourlaque la carte d'un visiteur.

Le père de Nicole lut sur cette carte avec étonnement un nom qu'il n'avait jamais vu :

DARIUS PROUVIGNAS,

AVOCAT

—Darius Prouvignas.. Connais pas !.. fit-il négligemment.

A ce prénom peu usité de Darius, la jeune fille rougit. Elle avait parfaitement entendu la veille Alfred Vérulard appeler ainsi son compagnon de promenade.

—Maman, c'est lui ! dit-elle à demi voix, toute troublée.

—Qui, lui ? interrogea le père.

En quelques mots, Mme Gourlaque expliqua à son mari, un ancien magistrat aux allures rigides, l'obsession inconvenante dont elles avaient été l'objet aux Champs-Elysées. Elle s'empressa d'ajouter qu'elle avait fait tout pour l'éviter, oublia l'histoire en atténuant les détails et conclut que ce monsieur était timbré.

—Vous auriez dû recourir à un agent, déclara sèchement M. Gourlaque. Enfin, puisque cela vous a amusées de vous offrir en spectacle, laissez-moi ! Je vais recevoir cet impertinent comme il le mérite.

Les deux femmes se retirèrent, très intriguées par les péripéties que promettait ce roman improvisé.

—Monsieur, commença sans préambule Darius Prouvignas, je vois au froncement de vos sourcils que ma visite vous surprend.

—En effet, monsieur, il faut être du Midi pour ne pas s'étonner de ces choses-là.

—Le motif qui m'amène est cependant des plus honorables. J'ai rencontré hier Mademoiselle votre fille. Elle m'a plu au-delà de toute expression. Je me suis permis de la suivre, pour savoir qui elle était et, sûr d'elle aujourd'hui comme de moi-même, je viens vous demander sa main.

—Déjà ! Sans qu'on sache seulement qui vous êtes, vous ! répliqua l'ancien magistrat, abasourdi de tant d'aplomb.

—Je vais me présenter. Vous vous renseignerez, je l'espère. Darius Prouvignas, avocat, trente mille francs de rentes....Nature un peu vive, mais bon cœur. Santé excellente, conduite correcte. Un certain talent et de l'avenir. Je ne vous cache rien....

La singularité du procédé faillit paraître à M. Gourlaque une raison suffisante pour refuser un parti que bientôt il sut convenable de tous points.

Il fallut la préférence non dissimulée de la jeune fille,—très flattée d'avoir été distinguée pour elle-même,—et l'intervention chaleureuse d'une personne tierce, amie commune des deux familles, pour qu'on agréât la demande en principe.

Les chaleurs approchaient. On décida que Darius serait admis à faire sa cour au château de Varinville, où les Gourlaque passaient régulièrement l'été, et que le mariage se célébrerait à Paris, en octobre.

Thérèse, sœur unique de Nicole, devait revenir seulement dans le courant de septembre d'un long voyage entrepris par elle sous la protection d'une tante. Or Nicole tenait absolument à ne pas se marier avant le retour de sa sœur, à laquelle elle paraissait vouer une affection très profonde.

Cette sœur, dont on n'avait pas parlé d'abord et autour de laquelle il semblait maintenant planer une sorte de mystère, intriguait beaucoup Darius.

A Varinville, il avisa, le jour même de son arrivée, un remarquable portrait de femme, dont les traits ressemblaient étonnamment à ceux de sa fiancée, en mieux, si cela était possible. Cette toile possédait la seule qualité qui manquât aux dix-huit ans de Nicole, le léger embonpoint de la femme faite, cette discrète plénitude des chairs qui est comme le juste-à-point de la beauté.

En présence de cette peinture qui réalisait, à ses yeux, l'idéal, Darius se sentit saisi malgré lui, d'un de ces enthousiasmes irraisonnés qui électrisaient subitement tout son être.

—Quelle est cette magnifique personne ? ne put-il s'empêcher de demander

—A la ressemblance, vous ne devinez pas ? se contenta de répondre Nicole en souriant.

—Si, si !.... répartit vivement le Marseillais, honteux d'être surpris en flagrant délit de perspicacité.

Et, à part lui, il pensa !

—Tè !.... C'est la sœur, la fameuse sœur, cette Thérèse sur le compte de qui on ne s'exprime qu'avec des ménagements et des sous-entendus, au sujet de laquelle chacun évite de me renseigner ! On ne veut pas que je la voie, c'est clair ; on évite de m'en parler, on l'éloigne de Nicole, parce qu'elle jouit d'une beauté encore plus éclatante, d'un charme encore plus pénétrant.

Déjà l'imagination débordante de l'avocat entourait l'absente des mille auréoles complaisantes de la fiction, de tous les mirages attrayants de l'inconnu.

Quand il se retrouvait auprès de sa fiancée, il sentait aux battements de son cœur qu'il l'aimait toujours avec passion ; il subissait plus que jamais la séduction de ses grâces juvéniles et le charme de son esprit délicat. Et cependant, chaque fois qu'il passait devant l'impeccable portrait, la comparaison fatale empoisonnait sa joie. Malgré la ressemblance frappante de la toile avec Nicole et tout en s'affirmant que sa future serait ainsi à vigt-cinq ans, il se reprochait son admiration involontaire pour l'*autre* comme une infidélité.

Il en arrivait à se demander s'il n'était pas plus épris de cette sœur qu'il ne connaissait pas que de celle qui allait être sa femme. Et alors, les projets les plus baroques, les plus insensés, traversaient sa cervelle surexcitée.

Il se connaissait, il était capable d'un éclat.

A part quelques inégalités de caractère restées inexplicables, rien pourtant n'avait encore trahi le secret de son âme troublée, lorsqu'un jour il se crut deviné.

Nicole l'ayant surpris en contemplation muette devant sa rivale en effigie, lui jeta ces simples mots d'un ton dégagé :

—Hein ?.... mieux que moi, n'est-ce pas ?......

Darius, interloqué, trouva à peine la force de balbutier une protestation vague. Trop heureux de constater que sa fiancée gardait, malgré ce sarcasme, un franc sourire aux lèvres, il se hâta de changer le sujet de la conversation et n'y revint jamais.

Il voyait maintenant avec terreur approcher le moment du bonheur qu'il avait si ardemment souhaité, et qu'au fond il désirait encore. Qu'allait-il, en effet, se passer quand paraîtrait Thérèse ?......

Un élan invincible ne les précipiterait-il pas tous deux dans les bras l'un de l'autre ?....

Qu'adviendrait-il de son mariage avec Nicole ?

Pauvre Nicole !.... Il la regretterait bien certainement si la fatalité le poussait vers cette autre elle-même !....Mais était-ce sa faute, après tout, si sa nature exubérante brûlait le lendemain l'idole adorée la veille ?....

Ce n'était pas lui qui s'était fait ainsi. Le vrai coupable était ce damné soleil de Provence !

Elle arriva enfin, cette Thérèse qui devait une fois encore bouleverser l'existence de l'impétueux Prouvignas. Elle arriva, et durant les heures cruelles de l'attente, son adorateur en peinture n'aurait pu lui-même analyser ses sentiments. Son désir de la voir n'était pas de l'espérance. Il en voulait, au contraire, mortellement à la nouvelle venue d'avoir taché d'un point noir le nuage rose de ses illusions premières. Il aurait donné volontiers six mois de sa lune de miel pour que l'original du malencontreux portrait n'eût jamais existé.

Cette perfection bâtie de toutes pièces par sa "folle du logis", il ne l'aimait pas, elle lui faisait peur. Et néanmoins une curiosité violente l'attirait vers elle ; rien qu'à l'annonce de son apparition prochaine, son cœur battait d'émotion à lui rompre la poitrine.

La voiture qu'on avait envoyée à la gare déboucha tout à coup d'un fourré, en regard du château, et dans l'encadrement de la glace, se penchant avec un sourire à la portière, un radieux visage de jeune fille se montra.

C'était bien le portrait, mais plus pâle, avec une légère expression de souffrance résignée,—sans doute à cause des fatigues du voyage.

Thérèse descendit la première et sauta sur les marches du perron pour embrasser les siens.

O surprise ! O déception amère :

La tête adorable du portrait était posée sur des épaules inégales. Le buste de la pauvre Thérèse, rabougri et horriblement voûté, surmontait des jambes que leur longueur disproportionnée faisait ressembler à des échasses. La figure elle-même, vue de près, ne rappelait plus que vaguement le chef-d'œuvre du peintre. De petites rides prématurées s'illonnaient le velouté de la peau ; les yeux, largement bordés de bistre, semblaient renfoncés dans leurs orbites ; un imperceptible pincement des lèvres contractait la bouche d'une sorte de moue rancunière.

Darius se sentit comme soulagé d'un poids.

Nicole qui l'observait, craignant que l'apparition de Thérèse ne produisit sur lui une impression fâcheuse, fut tout étonné de voir sa mine rayonnante. On aurait dit que, loin de causer au jeune homme une surprise désagréable, la cruelle infirmité donnait selon lui à sa future belle sœur des droits illimités à l'indulgence.

Ignorant la véritable raison de cette amabilité inattendue, Nicole sut infiniment de gré à son fiancé d'un procédé que, dans sa confiance naïve, elle prenait pour un raffinement de tact. A peine remarqua-t-elle la question que Darius lui posa le soir en présence du tableau :

—Enfin, cette toile, Nicole, vous ne m'avez toujours pas dit qui elle représente ?

—Mais c'est le portrait de grand'mère... à vingt-cinq ans.... Vous ne le saviez pas ?

—Je suis heureux de l'apprendre.

—Pourquoi ?

—Parce que, à vingt-cinq ans, vous serez comme elle....

EUGÈNE HUBERT.
(Dans le *Petit Journal* de Paris.)

LES MALHEURS DE LA BULGARIE.—Un Allemand, M. Max Fiedl, a établi dernièrement que tous les malheurs de la Bulgarie proviennent du chiffre 13, qui joue un rôle néfaste dans l'histoire de ce pays.

Le traité de Berlin—dit-il—porte la date du 13 juillet 1878, l'article de ce traité concernant la Roumélie orientale est l'article 13 ; le prince de Battenberg a fait son entrée à Sofia le 13 juillet 1879.

Enfin le titre allemand de l'ex-prince de Bulgarie : "Alexander der I," comprend 13 lettres, aussi bien que le titre du prince actuel : "Ferdinand der I."

Chez Mlle de Sainte-Grue.

—Voici décidément l'hiver, dit quelqu'un ; il faut songer à la provision de bois ou de charbon.

—Moi, j'ai essayé de tout, reprend Mlle de Sainte-Grue, et je ne comprends que le bois. Le charbon vous asphyxie.

—Et le coke ?

—Oh ! le coke.... ça vous réveille de trop bonne heure !

On parlait, devant une femme d'esprit, de la fatalité qui pèse sur les littérateurs et les artistes, dont les œuvres, la plupart du temps, ne sont appréciées qu'après leur mort.

—Voyez-vous, dit-elle, les critiques sont des gourmets, et le talent est une truffe qu'ils aiment à déterrer !

Le Charbon.

RECETTE INFAILLIBLE POUR SA GUÉRISON.

(Extrait de la *Chasse Illustrée*, revue hebdomadaire de Paris.)

Il y a moins de cinquante ans, on ne connaissait qu'un moyen curatif : la cautérisation par le fer rouge. La plupart du temps le médecin se déclarait impuissant ; la famille n'avait plus qu'à s'adresser au fossoyeur.

A cette époque, je me souviens qu'une rumeur étrange circula dans une partie des départements de l'Oise et de l'Aisne ; on prétendait qu'un simple maréchal ferrant de Montgé, petit village du canton de Nanteuil-le-Haudoin (Oise), guérissait le charbon. Bientôt, le nom de Dardelle fut dans toutes les bouches. Ce maréchal ferrant, aussi ignorant que les chevaux qu'il ferrait, savait, disait le bruit public, ce que les plus savants médecins ne connaissaient pas. Cet âne de village avait découvert ce que les diplômés de l'Académie de médecine n'avaient pu trouver, le moyen certain de guérir le charbon.

Dardelle est mort il y a environ vingt ans, laissant son secret au docteur Missa, de Nanteuil, parti, lui aussi, pour l'autre monde ; peut-être pour y enseigner l'art de guérir le charbon.

Cette maladie est assez commune dans nos pays ; il ne se passe pas une année où un certain nombre d'individus ne se trouvent piqués par des mouches charbonneuses. Cependant, le nombre des victimes a quelque peu diminué depuis que l'autorité a forcé les taupiers d'enterrer les taupes qu'ils suspendaient jadis dans les champs au bout de courts branchages, depuis aussi que l'on oblige les fermiers à enterrer les bêtes mortes chez eux, de maladies parfois contagieuses.

Je me rappelle qu'il n'y a guère plus de trente ans, je rencontrai, en chassant, d'énormes bœufs morts auxquels on avait enlevé le cuir, des cadavres de chevaux, de vaches, de moutons, de chiens de berger gisant sur le sol et dormant là leur dernier sommeil. En dépit de l'odeur nauséabonde qui se dégageait de ces corps empoisonnés, malgré les essaims de mouches au virus mortel qui me menaçaient, je ne résistai pas au plaisir de tuer les corbeaux accroupis sur ces bêtes éventrées. Les corbeaux gavés de graisse, repus de chair morte, fouillant les entrailles de leur bec vigoureux, étaient comme saoulés par le sang vicié, ils n'avaient plus la force de s'enlever, pas même celle de chercher à fuir sur leurs pattes ; ils vacillaient en vrais abrutis, et me laissaient les approcher à distance du bâton. J'aurais pu les assommer sur place.

Que l'on s'étonne si, dans ces conditions, le charbon courait les champs et les grands chemins, et si les victimes étaient nombreuses ! Aujourd'hui, il y a quelque amélioration, on enterre les animaux morts ; seulement on les enterre si peu profondément que les chiens, surtout ceux des bergers, s'en vont déterrer ces cadavres putréfiés dont ils entraînent çà et là les dépouilles. Les mouches se mettent sur ses débris, y puisent un virus mortel, et s'envolent pour le propager au loin. Si les maires de nos villages faisaient mieux respecter les arrêtés de l'administration préfectorale, il y aurait moins de victimes et les chasseurs ne seraient pas exposés à être atteints mortellement ; mais ce sont souvent les maires, fermiers ou propriétaires de chevaux, de vaches ou de bœufs, qui font ainsi ensevelir leurs bêtes mortes à fleur de terre.

Le remède de Dardelle s'impose donc ; il n'a jamais cessé d'être utile pour toute personne qui habite la campagne ou qui vient y chasser. Vous n'attrapez pas un lièvre ni un perdreau, vous attrapez le charbon ; mauvaise chasse.

Je n'ai pas oublié la profonde impression produite parmi nos villageois par la découverte du maréchal ferrant ; on était tout près de croire au sortilège et à un pouvoir magique. Jusque-là, nos paysans étaient habitués à considérer comme mort l'homme atteint du charbon ; il y avait une véritable résignation dans leur manière d'accepter stoïquement leur sort après avoir été piqués par une mouche venimeuse, et voilà que, tout à coup, ils apprennent qu'un homme, un ouvrier comme eux, guérit tous les charbonneux qui se présentent à sa forge. On entre chez lui avec un pied dans la tombe, on en sort ressuscité. Les braves gens croyaient au miracle. Pour une somme des plus modiques, Dardelle vous rendait la santé ; mieux que cela, la vie. De son vivant, j'ai vu le moment où on eût demandé qu'il fût brûlé comme sorcier ; après sa mort, on ne parlait rien moins que d'obtenir qu'il fût canonisé. Il n'a été ni l'un ni l'autre.

Voici le *Secret textuel de feu Dardelle de Montgé* ; je le copie à l'intention de mes frères en saint Hubert :

" Vous ferez bien attention, dit le manuscrit signé de Dardelle, à un clou, à un charbon ; le clou sort, le charbon rentre. Aussitôt que vous vous en apercevrez, vous mettrez un emplâtre d'onguent styrax, gros comme une petite lentille ou un peu plus, suivant la largeur du mal, sans oublier le sublimé que l'on mettra sur l'onguent. Si c'est un érysipèle que l'on croit charbonneux, au bout de deux fois vingt-quatre heures, s'il ne s'efface pas, percez la cloque, le charbon est dessous. Alors, mettez un emplâtre comme ci-dessus, percez toujours les cloques à mesure, et chaque fois un emplâtre. Si c'est auprès de l'œil, il faut ménager l'emplâtre.

" Vous frotterez l'emplâtre avec : de l'huile de lys, de l'huile d'hypéricum, de l'huile de camomille, le tout mêlé ensemble, de chaque une demi-once. Vous frotterez trois fois par jour, et autant la nuit ; ensuite y appliquer chaque fois un cataplasme de farine de lin par-dessus, bien même sur toute l'enflure. Il faut laisser le premier emplâtre pendant vingt-quatre heures et changer les autres trois fois par jour.

" Si c'est à la gorge, vous lui ferez boire du sirop de mauve, du sirop d'hysope, du sirop de pêcher, du sirop de capillaire, le tout mêlé ensemble, de ce chacun une once, au moins. Vous en prendrez une cuillerée chaque fois dans une demi-cuillerée d'eau, toutes les heures. Ensuite, faites boire un peu d'eau rougie, un peu d'eau de groseilles et un peu de bouillon.

" Montgé, 1853. DARDELLE."

Voyons à présent de quelle manière le maréchal ferrant procédait au pansement de son malade.

Il taillait une rondelle de linge ayant 1 centimètre de plus dans sa circonférence que le siège du mal ; il étendait sur le linge une légère couche d'onguent styrax, et il répandait sur cette surface le sublimé corrosif (qui est le véritable remède, le salut) dans la proportion de 1 à 2 millimètres d'épaisseur. Il faut avoir grand soin de maintenir cet emplâtre sur la place du mal, sur le charbon même, au moyen de compresses et de bandes.

Vingt-quatre heures après son application on lève l'emplâtre et on observe alors une escarre d'aspect peu rassurant, en apparence. Sa couleur est d'un gris noirâtre, sa circonférence laisse voir des vésicules remplies d'une sérosité d'un rouge brun. Ce sont là les indices de l'arrêt de la maladie.

A l'entour de cette escarre, existe un gonflement inflammatoire qui est toujours de bon augure. Le premier pansement se fait alors avec une rondelle de linge sur laquelle on étend une couche légère de styrax. Avant de placer cette rondelle, on fait des onctions, avec les huiles mêlées, sur la surface malade et sur les parties environnantes, puis on étend, sur le mal, la rondelle trempée dans le mélange des huiles. On recouvre le tout d'un large cataplasme de farine de lin ; ce même pansement sera renouvelé trois fois dans vingt-quatre heures pendant huit jours.

Après quatre jours de ces soins, on cesse l'usage des cataplasmes et on panse avec la rondelle de linge imbibée d'huile et couverte de styrax. On cesse l'emploi de l'huile vers le septième ou le huitième jour, puis on panse avec le styrax seul étendu sur une rondelle jusqu'à guérison complète, qui ne se fait pas attendre.

Voici la composition des huiles :

Huile de lin.......	15 grammes.
Huile de lys.......	15 —
Huile d'hypéricum.	15 —
Huile de camomille	15 —

Bien mêlées ensemble.

Deutochlorure de mercure ou sublimé corrosif, de quoi couvrir une pièce de 5 francs argent.

Onguent styrax : un petit pot ; farine de lin : 500 grammes.

Il est bon d'avoir toujours chez soi, à la campagne, le sublimé corrosif et l'onguent styrax ; c'est ce que je fais. Il est facile alors de prévenir la suite funeste du charbon en appliquant immédiatement styrax et sublimé ; cela donne le temps d'envoyer à la ville chercher les autres médicaments.

Jamais cette recette infaillible n'a manqué son effet ; pas un seul malade n'est mort traité par Dardelle et, plus tard, par le docteur Missa. Tous les malades amenés ont été guéris.

La *Chasse Illustrée* a publié de nombreuses recettes pour le traitement des maladies de nos chiens ; il m'a paru assez juste d'indiquer un remède guérissant les maîtres.

Chose étrange, cette recette de Dardelle date de plusieurs siècles ; elle était perdue.

Le livre des secrets du seigneur Alexis Prémontois en parle, et Jean-Jacques Wecker la cite également dans un ouvrage imprimé à Lyon vers 1628.

Il est présumable que le hasard aura fait tomber, entre les mains du maréchal ferrant de Montgé, quelque vénérable bouquin dans lequel se trouvait la précieuse recette, et que Dardelle, sans se vanter de sa lecture, aura donné ce secret oublié, comme une découverte de lui. Peu importe l'origine ; l'essentiel, c'est que ce remède ne soit pas perdu pour l'humanité.

ARMAND DURANTIN.

Le petit Littré tamtamesque :

Fossile : Cil factice.

Foudre : Fluide électrique dans lequel on met du vin.

Fouet : Ustensile de cocher qu'on donne aux enfants méchants.

Fraise : Petit fruit qu'on trouve dans les bois et dans le ventre d'un veau.

Franc : Homme sans arrière-pensée qui vaut vingt sous.

Frénétique : Frêne qui n'a pas de coup d'œil.

Gaule : Pays de nos ancêtres qui sert aujourd'hui à abattre les noix.

Gazeux : Etat naturel du haricot.

Geai : Lettre de l'alphabet qui s'est parée des plumes du paon.

Générale : Femme d'un officier supérieur qu'on bat pour donner l'éveil aux soldats.

Gascons et Marseillais.

—Extraordinaire, parfois, l'intelligence des animaux, disait le Gascon ; ainsi tenez, quand je suis à la campagne, j'ai mon chien Tom—qui va au village voisin et me fait toutes mes commissions, sans jamais en oublier une.

—Oh ! moi, mon bon, dit le Marseillais, j'ai vu bien plus fort. Quand je voyageais dans l'Inde, j'ai connu un vieil éléphant à qui on donnait, le soir, des commissions pour le lendemain ; mais comme la mémoire lui manquait, le pauvre, à cause de l'âge, eh ! il se faisait un nœud à la trompe avant de se coucher !

Une dame, qui souffre, depuis quelque temps, d'insomnies, de manque d'appétit, de langueurs, va consulter un médecin.

Celui-ci après l'avoir écoutée attentivement, écrit quelques mots sur un papier, et le lui remet.

—Vous suivrez cette ordonnance à la lettre, dit-il simplement.

A peine dans l'escalier, la dame ouvre le papier et lit :

"Prendre, en sortant, six paires de bottines chez le premier cordonnier venu et les user dans les deux mois."

Ah ! si tous les médecins étaient aussi francs !

On est à la veille du duel entre Guibollard et son ex-ami Mandibulle, qui l'a traité de crétin en plein café du Commerce.

L'injure étant grave, les témoins de ce dernier ont proposé un duel à trois pas, avec échange d'une balle.

Ces propositions ont fait bondir Guibollard.

—Je suis l'offensé, s'est-il écrié, et je veux un duel sérieux : j'exige vingt-cinq balles, et à bout portant ;

Chez un épicier.

Le marchand fait sonner sur son comptoir une pièce de deux francs qu'un client vient de lui donner.

"Dites donc, s'écrie ce dernier, je n'aime pas qu'on épluche mon argent."

"Pardon,....mais la pièce peut être fausse."

"C'est justement pour ça !"

Une petite femme toute gracieuse, simple, modeste, mise avec un goût exquis, une simplicité charmante, descend d'une voiture de remise....

La dame.—Combien, cocher ?

Le cocher, le chapeau à la main.—Deux francs, madame.

La dame.—Voici. (Elle lui donne une pièce de cent sous).

Le cocher.—Combien faut-il rendre à madame ?

La dame.—Gardez tout....

Le cocher, se recoiffant.—Merci, ma biche.

Ahurissement des voyageurs dans la matinée du 14 octobre.

Le train s'arrête à la gare de Clermont-Ferrand ; le conducteur du train, d'une voix sonore, en ouvrant les portières :

—Clermont-Ferrand, trente jours d'arrêt !

Après avoir éprouvé des vicissitudes à la Bourse, un élégant boulevardier a traversé la Manche et s'en est allé ouvrir, à Londres, un magasin de cordonnerie pour dames.

Comme on en parlait, quelqu'un assura que le magasin était très luxueusement agencé.

—Pas étonnant ! fit remarquer X., puisqu'il s'agit de chaussures d'Anglaises. Ces affaires-là ont besoin d'être montées sur un grand pied.

Pensées et maximes.

Cette vague souffrance de l'âme qui cherche, qui attend, qui désire, qui s'ignore elle-même, qui édifie les merveilles de la vie future et relève les ruines de la vie écoulée ; ces aspirations tendres et tristes vers un bien inconnu qui jamais ne se livre et jamais ne s'épuise : tout cela c'est la vie de l'âme.
GEORGE SAND.

Le nom de justice est saint. Dieu l'a écrit au fond de la conscience de l'homme ; il y subsiste impérissable ; et dans son idiome à peine ébauché, la plus sauvage peuplade le répète comme la naturelle expression du sentiment sur lequel partout repose la vie morale et sociale. Que ce sentiment, en effet, vienne à s'éteindre, quel lien existerait-il désormais entre les hommes, quel garant de sécurité ?
LAMENNAIS.

Un bon conseil repoussé revient enrichir l'âme de celui qui le donne.
GOLDSMITH.

L'homme ne se rebute point de l'espérance : toujours crédule et toujours trompé, il ne sort d'une erreur que pour retomber dans une autre ; l'expérience ne le corrige point ; il veut voir l'instant qu'il n'a point vu.
YOUNG.

Il est bon, plus souvent qu'on ne pense, de savoir ne pas avoir d'esprit.
MALESHERBES.

Ce n'est point un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.
VAUVENARGUES.

L'amour de soi est un sentiment ; l'amour-propre une opinion ; par l'un on s'aime, par l'autre on s'estime.
J.-J. ROUSSEAU.

Il ne suffit pas de faire le bien, il faut encore le bien faire.
DIDEROT.

Ce n'est pas tout de faire de belles phrases, il faut avoir quelque chose à mettre dedans.
TALLEYRAND.

Quiconque aura sa vie à mespris se rendra toujours maistre de celle d'aultruy.
MONTAIGNE.

La nation française fait les choses frivoles sérieusement et gaiement les choses sérieuses.
MONTESQUIEU.

La force du caractère est un des charmes qui séduisent le plus les cœurs vraiment féminins.
STENDHAL.

Etudiez, non pour savoir plus mais pour savoir mieux que les autres.
SÉNÈQUE.

Le mauvais exemple des grands est contagieux aux petits.
FONTENELLE.

Rien n'est si commun que d'ériger sa faiblesse en système, et de mettre ses goûts sur le compte de sa raison.
LEMONTEY.

Le fat est entre l'impertinent et le sot : il est composé de l'un et de l'autre.
LA BRUYÈRE.

On recommence ses fautes quand on les oublie.
DE SÉGUR.

Le temps use l'erreur et polit la vérité.
DE LÉVIS.

Que sont les grands talents, que de grands vices, si nous ne les employons que pour nous-mêmes ?
MASSILLON.

Les coutumes les plus absurdes, les étiquettes les plus ridicules, sont, en France et ailleurs, sous la protection de ces mots : c'est l'usage. C'est précisément ce que répondent les Hottentots, quand les Européens leur demandent pourquoi ils mangent des sauterelles, pourquoi ils dévorent la vermine dont ils sont couverts ; ils disent aussi : c'est l'usage.
CHAMFORT.

Il n'y a réellement qu'une sorte d'égalité qui dépende de l'homme ; c'est celle des vertus.
MALESHERBES.

Je puis promettre la franchise et non l'impartialité.
GŒTHE.

L'esprit ne consiste que dans le bon sens.
FÉNELON.

La vérité est quelquefois complice de la calomnie.
MALESHERBES.

L'indulgence pour les vices est une conspiration contre la vertu.
BARTHÉLEMY.

Il y a trois sortes d'ignorance : ne rien savoir, savoir mal ce qu'on sait et savoir autre chose que ce que l'on doit savoir.
DUCLOS.

Il y a beaucoup moins d'ingrats qu'on ne croit, car il y a bien moins de généreux qu'on ne pense.
SAINT-EVREMOND.

C'est avec le caractère plutôt qu'avec les idées qu'on se gouverne.
SAINTE-BEUVE.

J'ai toujours vu que pour réussir dans le monde il faut avoir l'air fou et être sage.
MONTESQUIEU.

La plus dangereuse des flatteries est l'infériorité de ce qui nous entoure.
MME SWETCHINE.

L'indulgence est une partie de la justice.
JOUBERT.

Quatre sortes de personnes dans le monde : les amoureux, les ambitieux, les observateurs et les imbéciles. Les plus heureux sont les imbéciles.
TAINE.

On n'est jamais trompé ; on se trompe soi-même.
GŒTHE.

La plus haute vengeance de la médisance, est le mépris ou l'oubli.
BACON.

L'espérance est le songe d'un homme qui veille.
SAINT BASILE.

De tous les genres de prodigalité, le plus blâmable est celle du temps.
MARIE LECZINSKA.

La jalousie est une maladie plus encore qu'une passion.
STAHL.

La dignité de la conscience suit les destinées de la foi, elle s'élève ou s'éteint avec elle.
MGR PLANTIER.

Il y a pis que la servitude : c'est la servilité.
LOUIS DÉPRET.

Dans le cas même où l'amitié balance le devoir, elle tient rarement contre l'ambition ou la crainte.
DUCLOS.

On déshonore la justice quand on n'y joint pas la douceur, les égards et la condescendance ; c'est mal faire le bien.
FÉNELON.

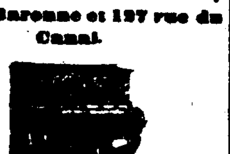
DENTISTES.

EDOUARD J. de HART,
DENTISTE.
A transféré son bureau du No. 196 de la rue Canal au No. 12 de la rue des Dryades, près Canal. 26 nov—1an

Extraction de dents sans douleur.
Les prix les moins élevés demandés à la Nouvelle-Orléans pour opérations par dentistes de premier ordre.
G. P. Maloney, Dentiste, D. D. S.
Bureau : 210 rue du Canal.
Entre St-Charles et Camp.
Venez examiner mes modèles, vous informer de mes prix et vous faire exhiber ma Médaille pour travaux reconnus supérieurs.
25 oct—

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No. 12 rue Dauphine, immédiatement après l'édifice formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

PIANOS
—DE—
PLEYEL
—CHEZ—
Louis Grunewald,
18 rue Baronne et 127 rue du Canal.



La maison Grunewald annonce respectueusement à ses clients qu'elle a récemment fait des réductions considérables dans les prix de ses célèbres pianos et orgues, afin d'en faciliter l'achat aux acquéreurs les plus économes ; et, avec l'espoir d'en beaucoup vendre, elle a conclu des engagements les plus favorables avec les premiers fabricants du monde, mettant à même d'offrir des marchés au public, comme rarement il s'en présente. La maison possède dans le moment un vaste assortiment de tous les genres favoris de pianos renommés dans le monde entier, STEINWAY, PLEYEL, KNABE, BEHR, SOHMER, FISCHER, PEASE et les meilleures orgues telles que CLOUGH-WARREN, SCHONINGER. Elle est plus de cent pianos d'occasion de tous les fabricants, qui seront vendus à moitié de leur valeur pour du comptant ou payable mensuellement, afin de faire place pour les nouveaux pianos attendus.
MUSIQUE en feuilles et INSTRUMENTS de MUSIQUE de tous genres, au grand assortiment et aux prix les plus modiques. CAHIERS, LIVRES de musique et tout qui est du genre. Soyez certain de visiter ce magasin avant d'acheter ailleurs que vous avez....
Louis Grunewald,
127 rue Canal
Et 18 rue Baronne, N.O.
1er oct—1an

Pilules d'Ayer.

La plupart des maladies qui affligent l'humanité proviennent du dérangement de l'estomac, des intestins et du foie. Les PILULES CATHARTIQUES D'AYER agissent directement sur ces organes, et sont spécialement destinées à la guérison des maladies causées par ces désordres, telles que Constipation, Dyspepsie, Maux de Tête, Dyssenterie, et une foule d'autres indispositions, pour lesquelles elles sont un remède sûr, prompt, infaillible, et agréable. L'usage général de ces PILULES par un grand nombre de médecins distingués de nos universités, démontre clairement en quelle estime elles sont tenues par la profession médicale.
Ces PILULES sont purement et simplement préparées avec des substances végétales, absolument pures de calomel et autres ingrédients pernicieux.

Une Victime du Mal de Tête nous écrit :
"Les PILULES D'AYER sont pour moi un trésor inestimable. J'en ai toujours une bonne provision. Sujet depuis longtemps à de violents maux de tête, vos pilules seules me procurent du soulagement. Une dose agit sur mes intestins et mon mal de tête disparaît. Comme médecine je n'ai jamais rien trouvé d'aussi efficace. C'est donc avec un grand plaisir que j'en fais l'éloge, toutes les fois que l'occasion se présente.
W. L. PAGE, of W. L. PAGE & BRO."
Franklin St., Richmond, Va., 3 Juin, 1882.

Jamais elles n'ont manqué.
"Je me sers depuis longtemps des PILULES D'AYER, jamais elles n'ont manqué de produire l'effet désiré. Nous en avons toujours chez nous une provision, les considérant comme une médecine de famille, sûre, infaillible, et agréable à prendre. Pour la DYSPEPSIE elles sont inappréciables.
J. T. HAYES."
Mexia, Texas, 17 Juin, 1882.

La Constipation guérie.
Le REV. FRANCIS B. HARLOWE écrivant d'Atlanta, Ga., dit : "Pendant quelques années j'ai été sujet à la constipation, et malgré l'emploi de quantités de médecines de toute sorte, mes souffrances n'ont fait qu'augmenter. Je commençai, il y a quelques mois, à prendre les PILULES D'AYER, mes souffrances se sont peu à peu calmées, mes intestins ont pris leur fonctionnement régulier, et ma santé en est devenue excellente."

Les PILULES CATHARTIQUES D'AYER corrigent les irrégularités des intestins, stimulent l'appétit et la digestion, et, par leur action prompte et complète donnent du ton et de la vigueur à tout le corps.

PRÉPARÉES PAR LE
Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
Vendues par tous les Droguistes.

BASILE BARES,
FACTEUR DE PIANOS.
84 Rue Royale, N. O.
SEUL AGENT POUR LES
Pianos GAVEAU, de Paris,
Supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à lame à double répétition, sommiers en fer, équilibré pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont véritablement un velouté et une pureté de son remarquables.
Accords et réparations de pianos une spécialité. 20 mars—

Prof. CYRILLE C. THEARD,
No 50 1/2 Union, 2e District.
Leçons chez lui de 9 heures à 10 heures du matin et de 6 heures à 9 heures P. M.
Français, Anglais, Volapuk. Tenue des Livres, etc. 14 oct—

ASSURANCES

DATE DE FONDATION 1805
COMPAGNIE D'ASSURANCES
DE LA NLLE-ORLEANS.
(New Orleans Insurance Company of New Orleans.)
Etablie en 1805.
BUREAUX : 3 rue Carondelet, entre Canal et Commune.
CAPITAL - - - $500,000
J. TUYES, Président,
A. SCHREIBER, Vice Président,
JOSEPH A. HINCKS, Secrétaire.
Assure contre les risques de feu, de mer et de rivières, aux taux les plus réduits.
DIRECTEURS :
CHAS. T. DUGAZON, EDWD. J. BOBET,
PIERRE POUTZ, E. GALLY,
D. FATJO, A. SCHREIBER,
CHAS. E. SCHMIDT, THEO. BRIERRE,
JULES TUYES, W. C. C. CLAIBORNE JR.
GUS. PITOT, J. W. HINCKS.
24 fév—1an

Factors and Traders
INSURANCE CO.,
49 - Rue Carondelet - 49
CAPITAL - - - $400,000
Edward A. Palfrey..........Président
E. H. Walmsley..........Vice-Président
T. F. Walker..........Secrétaire
Sept—6mois

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL
and LONDON
and GLOBE.
La plus grande Compagnie du Monde contre l'incendie.
Plus de $33,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte, aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - $3,239,091.
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - $1,427,290.
Directeurs à la Nouvelle-Orléans
J. P. SHRODER, Chairman ;
NEWTON BUCKNER, RODOLF WOESTE, A. DELVAILLE.
HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident.
LAWRENCE F. HOW, Assistant Secrétaire.
12nov. '86—1an—V&C

Crescent Insurance Company.
67 et 69, rue du Camp,
NOUVELLE-ORLEANS.
Organisée comme compagnie mutuelle en 184—Réorganisée comme compagnie d'actionnaires en 1850.
CAPITAL EN ARGENT...$400,000
A payé pour des pertes plus de NEUF MILLIONS de piastres depuis 1849.
Polices d'assurances annuelles et à échéance fixée de gré à gré, remises contre des risques d'incendie.
W. R. LYMAN..........Président
J. H. OGLESBY..........Vice-Président
CHAS. E. RICE..........Secrétaire
Directeurs :
Joseph Bowling, Chas M. Whitney,
Geo. W. Sentell, J. H. Oglesby,
U. Marinoni, W. R. Lyman,
J. J. Reiss, Charles H. Dolsen,
Lucien Delery, S. C. Coulon,
E. F. W. Bachman, Charles Newman,
Joseph Kohn, M. Gillis,
James T. Redd, Chas. A. Rice,
D. R. Calder.
Voir nos agents dans la Louisiane, Texas, le Mississippi et l'Arkansas.
10juil 86—1an

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLEANS.
BUREAUX 195 RUE GRAVIER.
Ouverts de 10 h. du matin à 3 h. P. M
Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.

1er octobre 1887.

Liste de publication.

Ainsworth Martin Luther	Le Houillon Emile
Ballon famille	Jeanton Chas Bernard
Blondeau Louis	Jordy Flee époux
Braquet Joseph	Klein Jacques
Bruneau Noël dit Madera	Lahens Pascal
Canbarrus André	Larrieu Joseph Auguste
Chantelauze Auguste	Lescarrette Jean Baptiste
Crétien Martial	Marmy Paul Nicolas
Delas Léon	Maille Simon
Delort Jean	Médus Baptiste
Desforges P Adolphe	Niniporan Elie Pierre
Estrade Jean Joseph Philémon	Niniporan Nestor
Egana de Domingo	Paret Claude
Fourcade Antoine	Pérès de Carcassonne
Fouilloux Célestin	Piforçat Jean
Freyder Jean Baptiste	Saillan Antoine Ephrème
Garrot Pierre	Salignac Eugène de
Guiraud Vve Julie Pamela	Sillan Edouard
Halcaran Jean	Sorrell
Havet Eloi	Tourrés Jean Louis
Henrion Jean Baptiste	Tapery S
Henry Pierre	Vincent famille de la Lorraine
Henry Flavien	White George
Hopkins Hugh les époux	W W H Stead Limited

LETTRES.

Bierer Henri	Jadeau Louis
Berengaudie Philip	Latour Mlle Anna
Brebon Charles	Poisson Charles musicien
Casseneuve Bertram	

N. B.—Afin d'éviter des retards dans la transmission des documents, j'invite les personnes qui ont à soumettre à mon visa des actes établis en Louisiane, en dehors de la ville de la Nouvelle-Orléans, à les faire certifier, préalablement, par M. Oscar Arroyo, secrétaire d'Etat de l'Etat de la Louisiane.
1er octobre 1886.
Le Consul Général,
VTE PAUL D'ABZAC.

POUR la TOUSSAINT
Travaux en fleurs naturelles,
aux plus bas prix.
Grand choix de
Formes en fil de fer, papiers à bouquets, couronnes en perles,
Grande exposition de travaux finis. Invitation de s'en rendre compte avant d'acheter ailleurs.
C. W. EICHLING, Fleuriste.
Rue Decatur No 279, près le Marché Français.
11oc—sulnov

INSTITUTIONS.

Ecoles de l'Union Française.
Ecole des garçons (4 1/2 à 6 1/2 h. du soir). Enseignement du français par le professeur W. E. Robert. Cours d'histoire, de géographie, d'arithmétique, etc., par Mme M. D. Girard.
Ecole des filles (9 à 3 h.) Français et anglais, études complètes, par Mlle Ermance Re...
Admission gratuite pour les indigents de race française. On inscrit les élèves au bureau de la Société, rue des Remparts, près Dumaine.
2 oct—1m.

Crescent Military Academy,
Nouvelle-Orléans, Lne.
Ecole d'élite pour jeunes gens et jeunes garçons. Enseignement complet ; discipline parfaite ; bon cabinet de physique ; nombre d'élèves limité.
L'ouverture du cours est fixée au 7 novembre. Pour les prospectus, s'adresser à
CHAS. H. GARNETT, Secrétaire.
27oct—mar jeu dim

NOUVEAU STOCK
PERSIENNES
Nouvellement reçues.
A. Brousseau Fils,
23 et 25 rue de Chartres.
TAPIS
Anglais et Américains aux plus bas prix.
CORTICONE, TOILE CIRÉE, LINOLEUM.
Rideaux
Suisses, Nottingham, Madras Turcoman
RIDEAUX PORTIERES ET TRINGLES,
NATTES DE CHINE
De toutes sortes et des dernières nuances.
Le plus bel assortiment de Tapisserie et d'Etoffes pour Rideaux. 6 oct—1an

ELKIN & CO.,
100......Rue du Canal......100
Nouveau Stock
TAPIS
Moquettes, Velours, Brussels, Ingrain
Aux plus bas prix.
RIDEAUX
Des derniers modèles et des genres les plus nouveaux en Crête, Colbert, Suisse et Nottingham.
Portières Turcoman et de Vienne, Corticine, Toile Cirée, Linoleum.
Assortiment complet de Tapisserie et d'Etoffes pour Rideaux.
23 sept—

COMPAGNIE D'ASSURANCES
FACTORS' AND TRADERS'.

NOUVELLE-ORLEANS, 14 janvier 188[illegible].
Les Directeurs, conformément à la Charte de la Compagnie, publient l'état suivant de ses affaires pour l'année expirée le 31 décembre 1886 :

PRIMES

Sur risques d'incendie	$375.473 85	
Sur risques de rivières	27.927 25	
Sur risques de mer	4.855 54	
		$408,256 6[illegible]
A ajouter primes non terminées de 1885		$120,704 00
		$528,962 64
A déduire—		
Primes non terminées de 1886	$125,511 00	
Cancellations	49,320 46	
Réassurances	20,841 87	
Commissions et réductions	58,709 81	
		$254,383 14
		$274,579 50
A ajouter :		
Intérêt et escompte	$42,472 96	
Reçu pour sauvetage	4,171 71	
Gain dans les valeurs du marché actif	7,023 00	
Intérêt reçu et sauvetage dû	4,415 46	
		58,083 12
Revenu net		$332,662 6[illegible]
A déduire, pertes payées—		
Incendie $188 350 01		
Rivières 17 534 86		
Mer 691 90		
Total		$204,476 77
Dépenses générales et dépenses du Board of Underwriters, salaires, Impressions fournitures de bureau et annonces	63,230 81	
Taxes d'Etat et de ville	11,089 20	
		$278,796 78
		$53,866 86
Intérêt dividende de quatre pour cent en juillet 1886		28,000 00
Balance		$25,866 86
Montant dû, pertes non réglées et non payées		28.687 71

La compagnie possède l'actif suivant :

ACTIF.

Argent comptant	$23,894 18
Argent déposé au Trésor de l'Etat du Mississipi	25,000 00
Billets à ordre, billets avec garantie collatérale, valant	152,996 00
Billets à ordre, billets hypothécaires, valant	50,731 66
Billets à ordre, billets à primes, valant	14,844 46
Bons des Etats Unis, valeur du marché	32,000 00
Actions de la Compagnie du Gaz et autres actions, valeur du marché	45,150 00
Bons de la ville de la Nlle-Orléans et du Cotton Exchange, valeur du marché	357,012 00
Propriétés foncières, évaluées à	121,250 0
Primes en cours de collection et balance	
Cache par agents	63,986 62
Intérêt accrue sur actions et prêts	4,415 46
Sauvetage dû, évalué à	1,000 00
Meubles de bureau	3,000 00
	$894,215 76

PASSIF.

Fonds Capital	$700,000 00
Primes non acquises	125,511 22
Dividende non payés	3,152 00
Pertes non payées	28,687 71
Profits et pertes	36,864 83
	$894,215 76

Ce qui précède est un état exact et correct copié des livres de la Compagnie.
ED. A. PALFREY, Président
THOS. F. WALKER, Secrétaire.
Fait sous serment pardevant moi, ce 14 janvier 1887.
(Signé) GEO. C. PREOT, Notaire.

TRUSTEES.
John I. Noble, John I. Adams,
John Chaffe, Chas. E. Black,
Thomas Day, R. M. Walmsley,
Sam'l Delgado, A. B. May,
Jos. T. Redd, Samuel H. Boyd,
Wm. J. Behan, Jules A. Blanc,
B. F. Eshleman, W. H. Bofinger,
O. J. Leeds, Jas. McConnell,
A. T. Janin, James Buckley,
Louis Bush, L. C. Fallon,
Britain, Rich'd Milliken.

ASSURANCES.

Quinzième Etat Annuel
—DE LA—
Compagnie d'Assurance Teutonia
De la Nouvelle-Orléans.

La compagnie conformément à sa charte, publie l'état suivant de ses affaires pendant l'année expirant le 31 décembre 1886.

PRIMES REÇUES.

Sur les risques d'incendie		$147,961 34
Sur les risques maritimes		14,025 64
Sur les risques de rivières		13,829 57
		$175,816 74
Primes non acquises pour 1885		60 676 43
		$236,493,17
A déduire :		
Pertes payées sur les risques d'incendie	$61,304 98	
Pertes payées sur les risques maritimes	3,067 48	
Pertes payées sur les risques de rivières	2,306 34	
Réfraction et commission	20,109 90	
Réassurances	39,178 01	
Primes remboursées	9,737 83	
Dépenses d'agence	1,128 27	
Dépenses, taxes, licences moins l'intérêt	9,125 19 —	147,969 90
		$88,526 27
Réserves pour primes non payées acquises 31 déc. 1886	$60,526 55	
Dix pour cent intérêt sur le capital pour l'année	25,000 00	
Réserves pour pertes non ajustées	7,600 44	
Surplus	2,399 28—	95,526 27

ACTIF.

Argent comptant	$ 43,701 48
Bons des Etats Unis valeur du marché	38,531 25
...une consolidée de la ville cours du marché	139,908 50
Autres valeurs et bons cours du marché	11,450 00
Prêts sur hypothèques	78,291 66
Propriétés foncières	37,750 00
Prêts sur valeurs collatérales	56,980 00
Billets à prime et billets à recevoir	4,795 90
Primes en cours de collection	24,192 48
Meubles de bureau	1,000 00
	$414,606 27

PASSIF.

Capital	$250,000 00
Fonds de réserve	90,000 00
Réserves pour primes non acquises	60,526 55
Intérêt dividende non payé	580 00
Pertes non ajustées	7,600 44
Surplus	2,399 28
Intérêt sur le fonds capital dû janvier 1887	12,500 00
	$414,606 27

L'état ci-dessus est une copie exacte et correcte des livres de la compagnie.
W. B. SCHMIDT, Président.
F. RICKERT, Vice Président.
ALBERT P. NOLL, Secrétaire.
Fait sous serment pardevant moi, à la Nouvelle-Orléans, le 13 janvier 1887.
A. HERO, Jr., Notaire Public.

A une réunion du Conseil de Directeurs de cette compagnie tenue le 13 courant, il a été décidé de payer sur demande un second intérêt dividende semi-annuel de Cinq pour cent sur le fonds capital faisant dix pour cent pour l'année 1886.

CONSEIL DE DIRECTEURS.
H. BUDDIG, FRANK RODER,
THEO. BERCKSON, J. H. RENGSTORFF,
J. B. CAMORS, F. RICKERT,
M. FRANK, LOUIS BUCH,
E. FROTSCHER, A. G. RICKS,
F. FISHER, F. RICKERT, Jr.
H. R. GOGREVE, WM. B. SCHMIDT,
S. AYMAN, H. SCHULZE,
JULIUS KEIFFER, LOUIS SCHWARZ,
J. H. KELLER, J. G. SPOR,
C. H. MILLER, JAS J. SCHMIDT,
JOHN NELSON, H. WELLMANN.

Vingt-Neuvième Tableau Annuel
—DE LA—
Compagnie d'Assurance
HOPE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.
Bureau : No 128 rue Gravier.

CONFORMÉMENT à la Charte la Compagnie publie l'état suivant de ses affaires :
Primes reçues dans l'année expirant le 31 décembre 1886 :

Sur les risques d'incendie	$444,790 46	
Sur les risques de mer	53,180 43	
Sur les risques de rivière	38,081 04	
	$535,030 93	
A ajouter : Primes non acquises en 1885	104,534 14—	$639,565 07
A ajouter : intérêts et profits et pertes		19,882 00
		$659,424 16
A déduire :		
Pertes sur les risques d'incendie	$341,492 06	
Pertes sur les risques de mer	30,196 14	
Pertes sur les risques de rivière	8,703 41	
	$380,490 61	
Taxes	6,305 25	
Réassurances	31,706 81	
Primes remboursées	76,530 36	
Réduction	21,088 52	
Commission	3,189 78	
Bureau des assureurs, corps de sauveteurs, dépenses, loyer, salaires et autres dépenses	43,180 76—	$514,955 99
		$144,483 17
Dividende semi-annuel de 5 0/0 payé en juillet 1886	12,500	
Dividende semi-annuel de 5 0/0 déclaré le 12 janvier 1887	12,500 00	
Montant réservé pour pertes non réglées		25,000 00
Montant réservé pour risques non terminés au 31 décembre 1886		16,943 75
		109,539 42
		$144,483 17

—ACTIF.—

Prêts sur hypothèques	32,316 67
Prêts sur nantissement	36,382 00
Billets pour primes	14,779 04
Billets à recevoir sur demande	27,958 43
Bons d'Etat	56,750 00
Actions de la banque nationale de l'Union et autres actions	16,491 84
Biens fonciers	4,698 59
Dû par des compagnies d'assurance	2,604 50
Mobilier de bureau, coffre-fort, etc.	3,048 07
Primes en voie de perception	116,785 59
En caisse	46,467 44
Total de l'actif	$401,982 17

—PASSIF.—

Capital	250,000 00
Fonds de réserve	70,000 00
Réserve pour primes non acquises au 31 décembre 1886	106,539 42
Pertes non réglées	16,943 75
Dividende de 5 0/0 déclaré le 12 janvier 1887	12,500 00
	$401,982 17

Le tableau ci-dessus est une copie exacte des livres de la Compagnie.
J. A. CHALARON, Président.
LOUIS BARNETT, Secrétaire.
Assermenté et signé pardevant moi, ce 12 janvier 1887.
M. T. DUCROS, Notaire.
No 128 rue Gravier.

A une assemblée des Directeurs tenue le 12 janvier 1887, il a été unanimement résolu qu'un second dividende semi-annuel de 5 0/0 sur le capital, provenant des profits de la Compagnie pour l'année expirée le 31 décembre 1886, soit déclaré payable sur demande aux actionnaires ou à leurs représentants.
14janv—1m LOUIS BARNETT, Secrétaire.

FEUILLETON.

No. 50. Commencé le 31 août.

LA MERE MICHEL

—PAR—

PAUL SAUNIÈRE.

DEUXIÈME PARTIE.

— Suite —

Le baron haussa les épaules.

—Quoi ? demanda-t-il. Si Mlle de Rochetaille ne met pas les pouces—et à la façon dont l'affaire est engagée, je crois qu'elle ne les mettra pas—si elle vous ferme au nez, comme c'est probable, la porte de sa chambre, que ferez-vous ?

—Je l'enfoncerai.

—Et après ?....

Rio-Porto ne répondit pas.

—Donnerez-vous à vos domestiques le spectacle d'une lutte ridicule ? continua Peterboom. Nouvel Antony, l'assassinerez vous parce qu'elle vous aura résisté ?

Le duc le regarda, tout décontenancé.

—Mais je ne vous reconnais plus ! dit-il. Vous qui me poussiez pour ainsi dire à ce mariage, vous semblez aujourd'hui m'en dissuader.

—Oh ! pardon, se défendit vivement le banquier. Je ne vous y ai jamais poussé. J'ai même blâmé très énergiquement les procédés dont vous avez usé, je vous en ai fait entrevoir de mon mieux les terribles conséquences.

—Je ne dis pas le contraire, mais vous vous êtes réjoui pour ainsi dire avec moi le jour où ces procédés m'ont réussi.

—Par amitié pour vous, oui ; mais souhaiteriez-vous que je m'y sois associé ?

—Pas précisément. Le lendemain pourtant, lorsque, après l'évasion de Mlle de Rochetaille, le hasard nous a mis en présence du marquis, qui donc lui a donné les dix mille francs d'avance qu'il demandait sur le marché que nous avions conclu ?

—Qui sait ? fit Peterboom. Vous allez peut-être dire que c'est moi qui ai conseillé au marquis de venir me voler, dans le seul but de lui procurer un entretien avec vous ?

—Non, je ne vais pas aussi loin ; mais, sans vous, peut-être en serions-nous restés là de cette affaire, car je n'aurais jamais accordé au marquis ces dix mille francs, sans autre garantie que sa parole.

—Eh ! qu'importent des misères pareilles ! se récria le baron. Croyez-vous que je vous les aurais réclamés et que je n'en aurais pas fait volontiers le sacrifice si le marquis n'avait pas tenu sa promesse ? Est-ce que des gens comme nous doivent regarder à quelques billets de mille francs, quand il s'agit de se passer une fantaisie ?

—Certainement non. Je ne suis pas de ceux qui coupent les liards en quatre. Vous le savez mieux que personne, vous qui me l'avez reproché si souvent !

—Donc, qu'il n'en soit plus question. Si j'ai fait pour vous cette avance insignifiante, c'est que vous me paraissiez attacher un grand prix à la conclusion de ce mariage, répliqua Peterboom. Et si j'avais pu prévoir que les choses tourneraient ainsi, croyez bien que je serais demeuré spectateur impassible de ce débat.

—A quoi vous attendiez-vous donc ?

—A ce que vous espériez vous-même parbleu ! Allez-vous essayer de me persuader que vous comptiez rencontrer chez Mme de Rochetaille la hautaine résistance qu'elle oppose à vos prétentions ?

—Assurément non.

—Et que sa fille se liguerait avec elle au point de vous refuser même une entrevue.

—Pas davantage.

—A la bonne heure ! fit le baron. Je me figurais donc avec vous qu'une fois la question tranchée, les choses se passeraient comme à l'ordinaire, que l'on vous admettrait à faire votre cour, que si l'on vous accueillait sans trop d'empressement, on ne vous fermerait du moins pas la porte au nez. Or, nous voilà tous les deux rudement déçus, mon pauvre duc ! Et je suis trop votre ami pour n'en être pas très sérieusement affligé.

—Ce cher baron ! dit Rio-Porto, en lui serrant la main.

Il était en effet très touché de ces larmes de crocodile. Cette nature épaisse et violente se laissait aussi facilement empoigner par les démonstrations affectueuses qu'emporter par la colère.

Peterboom le savait depuis longtemps.

—Aussi, reprit-il, j'ai mûrement réfléchi à la situation que vous allez vous créer et je tremble, connaissant votre tempérament fougueux, que vous ne couriez à quelque catastrophe. Oserez-vous m'assurer du contraire, vous qui, tout à l'heure, quand je vous demandais ce que vous feriez en cas d'une résistance désespérée, n'avez pu me répondre un mot ?

—C'est vrai, confessa Rio-Porto.

—Cependant, c'est à une vie tranquille que vous aspiriez quand vous songiez au mariage. Ce sont vos propres paroles, je me les rappelle. Or, comment, avec des idées aussi raisonnables et aussi pratiques, allez-vous, de gaieté de cœur, vous précipiter dans un pareil guêpier ? Dites-le moi hardiment, je ne demande qu'à être convaincu.

Le Brésilien était fort embarrassé.

—Vous ne répondez pas ? Que dois-je en conclure ? Est-ce uniquement à une obstination fatale que vous obéissez ? Croyez-vous trouver réellement dans cette union le bonheur paisible que vous rêviez ?

—Eh ! non, fit Rio-Porto avec véhémence. Je vois bien, comme vous, que je cours vers un abîme, mais mon amour-propre est engagé, je ne reculerai pas.

—Ainsi c'est à une question d'amour-propre que vous sacrifiez votre vie entière ! s'écria Peterboom, en jouant le plus profond étonnement.

—Mais que feriez-vous donc à ma place ? Que dirait le monde si je lui donnais le ridicule spectacle de ma faiblesse ?

—Le monde dirait que vous alliez faire une sottise, que vous vous en êtes aperçu à temps, et que vous avez bien fait de ne pas la commettre.

—Décidément, vous me conseillez donc de renoncer à ce mariage ?

—Pas du tout ! Je ne vous conseille rien ! se récria le baron. Les conseils que l'on donne à ses amis ne sont faits que pour n'être pas suivis, quand ils ne vous brouillent pas avec eux. Je me garderais donc bien de me poser en mentor vis-à-vis de vous. Je ne veux que vous faire toucher du doigt les périls auxquels vous vous exposez.

—Et je vous en remercie très sincèrement, mon cher baron, car vous êtes, vous aussi, l'ami auquel je suis le plus attaché ; mais avouez qu'il est bien tard pour rompre avec la marquise.

—Un proverbe dit qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire.

—Mais vous ne savez donc pas que les bans sont publiés, qu'hier matin j'ai versé entre les mains du marquis les deux cent mille francs que je lui avais promis ?

—Encore cette misérable question d'argent ! s'écria le banquier. Mais qu'est-ce que cela pour un homme tel que vous ? Ah ! reprit-il en mettant la main sur son cœur et en levant les yeux au ciel, si ce n'est que cela qui vous arrête, Dieu m'est témoin que je les donnerais de grand cœur pour vous sortir de ce mauvais pas !

Et il mit dans ces paroles un accent de sincérité d'autant plus grand, qu'en effet il aurait volontiers donné les deux cent mille francs pour décider Rio-Porto à rompre et se tirer des griffes de Maxime.

Une telle preuve d'amitié produisit sur l'impressionnable Brésilien un effet immense.

—Je vous jure, protesta-t-il, que je suis on ne peut plus sensible à un si louable désintéressement, mais il m'est aussi impossible de l'accepter que de céder à la vaniteuse marquise un pouce de terrain. Ah ! si je pouvais en même temps me venger de ses dédains....

Peterboom réprima un sourire. Le duc venait de lui-même au-devant des propositions qu'il allait lui faire.

—Rien n'est plus facile, répondit-il. Avec un nom et un titre comme les vôtres, il ne manque pas de riches héritières qui s'estimeraient trop heureuses de devenir votre femme.

—Des riches héritières ! fit Rio-Porto avec amertume. Où donc en voyez-vous ? On ne m'a proposé, jusqu'ici, que des filles sans dot, des veuves de contrebande ou des femmes véreuses, que je n'oserais pas promener à mon bras.

—C'est que vous n'avez pas bien cherché, dit tranquillement le baron

—Et puis, ajouta le duc avec une nuance de mélancolie, je ne me fais pas illusion, voyez-vous. Je ne suis plus jeune, je ne suis pas beau ; la nature m'a fait court et trapu, au lieu de me donner cette taille mince et élancée qui tient si souvent lieu de distinction réelle. Je ne serai donc jamais aimé que pour mes millions.

—Qu'en savez-vous ? Sans s'éprendre follement de la beauté ou de la distinction qui vous manquent, répliqua Peterboom, croyez-vous qu'une femme sérieuse, un peu originale si vous le voulez, ne puisse pas concevoir quelques sympathies pour un caractère comme le vôtre ?

—Allons donc ! fit le duc avec un mouvement d'incrédulité.

—Certainement, mon cher. Vous avez beau dire, vous n'êtes pas un homme comme les autres. Il y a dans votre sang de Brésilien des générosités, des emportements et jusqu'à des naïvetés qui vous distinguent du commun des mortels. Eh bien ! n'admettez-vous pas qu'une femme, douée elle-même de quelque énergie, puisse avoir pour votre caractère viril une certaine estime ?

—Je sais bien que ce n'est pas impossible, mais c'est bien invraisemblable.

—Pourquoi ? La beauté du visage est-elle à vos yeux le premier de tous les avantages ?

—Ma foi ! avouez qu'elle ne gâte rien, dit en souriant Rio-Porto.

—Je l'avouerai très franchement, quand il s'agit surtout de ces liaisons éphémères, dont le but est plus encore de flatter la vanité que de satisfaire un caprice ; mais, en matière de mariage, c'est toute autre chose ! Quand on engage sa vie entière sur la beauté d'une femme, on est bien près de se mettre la corde au cou. Sans parler des accidents conjugaux auxquels on est mille fois plus exposé, quelles joies intérieures vous réserve en général une femme, que les adulations de toute nature ont gâtée depuis son enfance, et poursuivent d'autant plus après son mariage que vous êtes là pour endosser tous ses écarts.

La jolie femme ! Mais c'est la plaie du ménage, mon cher ! regardez autour de vous, et, à part quelques très rares exceptions, dites-moi si j'ai menti. Neuf fois sur dix, la jolie femme est hautaine, indifférente, et plus froide que le pôle nord. Plus que souvent, elle est bête. Et l'on en est réduit à souhaiter qu'elle le soit, car, si elle est intelligente, elle l'est trop ; elle a toutes les curiosités, elle veut tout connaître et se lance dans des séries d'aventures qui n'ont ni commencement ni fin.

Citez-moi, parmi celles qui, dans notre monde, ont une réputation de beauté incontestée, trois femmes qui échappent à cette règle générale, et je vous passe condamnation.

—Oh ! je reconnais que vous avez raison, avoua Rio-Porto.

—Donc c'est moins aux avantages plastiques qu'aux qualités du cœur qu'on doit s'attacher. C'est pour soi, et non pour les autres, qu'il faut prendre femme. Si vous en rencontrez une qui ait pour votre caractère la moindre sympathie, choisissez-la de préférence. croyez-moi, à celle qui n'a pour vous que des dédains et des rigueurs.

—Soit ! mais où la trouver cette femme ? La connaissez-vous ? Pourriez-vous me la nommer ?

—Je la connais, mais je me garderai bien de la nommer ! fit Peterboom.

—Elle existe donc réellement ?

—Certes ! Et plus près de vous que vous ne le pensez.

Pour le coup, le Brésilien tressauta de surprise.

—Près de moi ? répéta-t-il, en jetant sur le banquier un regard ahuri. Mais près de moi, je ne vois personne !.... Sans doute, j'ai des relations nombreuses à Paris, mais en dehors de la vôtre, m'y connaissez-vous une amitié ?

—Pas une, c'est vrai.

—Donc, si je cherchais près de moi, il faudrait que ce fût.... Mais, au fait, c'est juste, vous avez une fille à marier ! C'est donc de Mlle Charlotte qu'il est question ?

—Et si c'était d'elle, en effet, que diriez-vous ? demanda Peterboom.

—Je dirais que j'en suis très étonné, car vous ne m'aviez jamais fait entendre....

—Tenez, mon cher, interrompit le baron, je vais vous confesser la vérité. Vous serez seul à la connaître, parce que vous êtes réellement le seul en qui j'aie assez de confiance pour me livrer tout entier.

Il réfléchit quelques instants, afin de préparer le mensonge qu'il allait débiter.

—Voyez-vous, reprit-il avec le plus tendre abandon, nous autres banquiers, quand nous tenons une bonne affaire, nous avons toutes les peines du monde à la lâcher.

Or je ne vous apprends rien de nouveau en vous disant que la mienne marche comme sur des roulettes et me rapporte d'énormes bénéfices. Autant par intérêt que par amour-propre, je m'étais donc fourré dans la tête de fonder à Paris la dynastie des Peterboom.

Le malheur a voulu que je n'aie pas de fils.

Néanmoins, toujours préoccupé de cette idée, je cherchais autour de moi un homme jeune, actif, intelligent, possédant quelque fortune, auquel j'aurais donné ma fille et cédé ma maison, à la condition que, toujours sous ma surveillance, elle continuât à porter mon nom.

Ce rêve, je n'ai pas pu le réaliser. L'homme que je cherchais, je ne l'ai pas trouvé. Tous ceux qui se sont présentés étaient des inutiles ou des incapables. L'unique point de mire de ces messieurs, c'était la dot que je devais donner à ma fille et les millions que je lui laisserais plus tard.

Je suis un trop vieux singe, vous le comprenez, pour qu'on m'apprenne à faire des grimaces. Je les ai donc éconduits, les uns après les autres, mais je n'en étais pas moins fort embarrassé, quand je m'en suis ouvert à Charlotte.

Elle a vingt ans, elle est d'âge à se marier. Il était trop juste que je la consultasse dans un cas qui la concernait si directement.

Vous la connaissez, vous savez qu'elle n'est point de ces femmelettes qui ferment les yeux et se bouchent les oreilles pour ne pas entendre un coup de fusil ou même la simple détonation d'une bouteille de champagne.

Non, Charlotte ne se pâme et ne pâlit devant aucun danger. Elle n'a aucune des mièvreries de son sexe. Tout naturellement, elle a en horreur les hommes bien musqués, bien pommadés, tirés à quatre épingles, qui n'ont d'autre souci dans la vie que le soin de leur insignifiante personne.

Aussi, comme je lui représentais qu'il était temps de faire un choix, comme je lui nommais à tour de rôle plusieurs personnes, que je supposais dignes de son attention, je fus très surpris et même un peu peiné de l'indifférence avec laquelle elle m'écoutait.

J'allais y renoncer, lorsque votre nom s'échappa de mes lèvres et je lui annonçai votre mariage avec Mlle de Rochetaille.

Mon étonnement fut plus grand encore de voir avec quel dépit elle accueillait cette nouvelle.

Qu'est-ce que cela signifie ? me demandai-je. Est-ce qu'elle aimerait mon ami Rio-Porto ? Est-ce que ce dépit que je lis sur son visage serait tout bonnement de la jalousie ?

Je l'interrogeai adroitement et elle finit par m'avouer qu'elle se sentait attirée vers vous, bien plus que vers tout autre, par les bizarreries de votre caractère primesautier et que, si jamais elle avait pris un mari, c'est à vous qu'elle aurait donné la préférence.

J'étais un peu étourdi de cet aveu, je ne vous le cache pas, car, moi non plus, je n'y étais pas préparé. Que faire ? Fallait-il garder le silence, condamner cette enfant au désespoir ? Le bonheur de ma fille n'est-il pas la chose dont je doive me préoccuper le plus au monde ?

Alors je suis venu vous trouver.

Je vous ai dit qu'une grosse affaire m'avait amené ce matin dans le voisinage, je vous ai menti. J'ai voulu jouer au plus fin avec vous, cela ne m'a pas été possible.

Vous êtes trop bon et trop juste pour ne pas comprendre la fausseté de ma situation. Vous êtes trop mon ami pour ne pas excuser ma conduite. C'est précisément à cause de cela que j'ai renoncé à tout subterfuge et que je vous ai dit la vérité.

Je suis sûr que vous ne m'en ferez pas repentir, que vous ne révélerez à personne le secret que je viens de vous confier.

—Oh ! je vous le jure ! protesta Rio-Porto avec vivacité.

—Je ne rétracte du reste rien de ce que j'ai dit, acheva Peterboom. Si l'amour de Charlotte vous touchait, si vous changiez d'avis et si les deux cent mille francs que vous avez donnés au marquis vous semblaient une pilule trop grosse à avaler, je suis prêt à vous les rembourser. J'ajoute, pour la forme seulement, car vous n'êtes pas homme à vous laisser tenter pour si peu, que je donne cinq millions de dot à ma fille....

Mais déjà Rio-Porto ne l'écoutait plus. Il se promenait à grand pas dans son cabinet, tout bouleversé de ce qu'il venait d'entendre.

Aimé ! il était aimé ! C'était la première fois que semblable bonne fortune lui arrivait !

Peterboom, feignant, de son côté, un profond attendrissement, restait dans son fauteuil, comme confus et accablé des aveux qu'il avait faits.

Il avait joué son rôle de père et d'ami avec une habileté consommée. Cela lui avait été d'autant plus facile, qu'il y avait beaucoup de vrai dans son récit, et qu'il l'avait présenté sous la forme la mieux faite pour agir le plus efficacement sur l'esprit de Rio-Porto.

Cette feinte sincérité, succédant tout à coup, pour couronner l'œuvre, aux détours qu'il avait employés d'abord, cette sollicitude et cette émotion de père, cette preuve de confiance excessive envers celui qu'il appelait son meilleur ami, avaient produit réellement sur le duc une impression très vive.

Le baron s'en apercevait bien. Pour le porter à son comble, il tira son mouchoir et feignit d'essuyer ses larmes.

Rio-Porto surprit ce mouvement et ne put se contenir plus longtemps.

(A continuer.)